

# Jeanne

*ou le Goût de la vie*



Delphine Vigour Adam

Delphine Vigour Adam

Jeanne ou le Goût de la vie

© Delphine Vigour Adam, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7942-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« J'ai eu beaucoup de problèmes,  
alors j'écris des histoires gaies. »*

Louisa May Alcott.

**PREMIÈRE PARTIE**  
**JEANNE**

Le premier instant de la journée, toujours important. Ouvrir les yeux, puis les volets, la lumière, lancer l'impulsion de ce que sera le jour, 24 heures. Vivaldi, le concerto en G minor, l'allegro, en boucle parce qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien. Le goût de la rhubarbe ensuite, du thé chaud parfumé, et voilà tout peut commencer, le rideau peut se lever la pièce va s'ouvrir, la comédie de la vie.

Elle est prête. Le regard qui s'attarde encore un peu sur le jardin suspendu et la chapelle aux quatre anges au fond, qui ferait presque oublier que l'on est à Paris.

Jeanne va débiter sa journée comme à beaucoup d'autres ressemblantes et, pourtant, elle se dit qu'il y aura bien quelque chose qui la rendra unique.

Descendre l'escalier en se pressant comme si elle avait rendez-vous, pour se retrouver plus vite au jardin du Musée Rodin et savourer le plaisir de ne rien faire ou si peu, pour une fois.

\*

— Vous êtes assise sur l'autre banc d'habitude, ici c'est moi qui m'installe le mercredi, alors si vous le permettez, je reste à vos côtés.

— Bien sûr, je t'en prie, je peux m'en aller si tu veux.

— Ce n'est pas nécessaire. Puis-je vous demander comment vous vous nommez ?

— Jeanne Quentin, et toi ?

— Timothée Roman, enchanté d'enfin vous rencontrer. Cela fait déjà longtemps que je m'interroge à votre propos et j'ai bâti bien des histoires autour de vous.

— Vraiment ? J'en suis flattée, et toi, que fais-tu là si souvent ?

— Ma mère travaille en face, au café à l'angle de la rue de Babylone, elle dit qu'ici il ne peut rien m'arriver de fâcheux et qu'en plus je respire un air pur, un peu comme à la campagne.

— Elle est originale ta maman. Les gardiens te laissent entrer alors ? Que fais-tu tout au long de la journée ?

— Cela dépend du temps, de mes humeurs et de mes envies, mais pour l'heure cela me ravit de faire un peu la conversation. Et vous ? D'ordinaire, vous travaillez ou lisez je crois ?

— Effectivement, mais pas aujourd'hui, aujourd'hui j'aurai fait la rencontre d'un enfant nommé Timothée. Quel âge as-tu ?

— Presque onze ans, dans sept ans enfin la majorité.

— Voyez-vous ça ! Donc, aujourd'hui, j'aurai fait la connaissance d'un garçon

du nom de Timothée Roman, âgé de dix-huit ans moins huit années. La journée commence bien, avec toi, elle prend un nouveau chemin.

\*

— Je crois que Dieu, si on lui demandait son avis, serait forcément socialiste.

— Que dis-tu encore Jeanne ? N'importe quoi ! Voilà autre chose ! C'est tout toi mon enfant... Dieu à présent s'occuperait de politique ? Ce qu'il ne faut pas entendre...

Madeleine posa sa tasse de thé en la renversant à moitié sur la nappe blanche si bien repassée et amidonnée pour la visite de Jeanne, qu'elle espérait et préparait toujours avec cette même exaltation touchante.

— Ne te fâche pas Mado, mais après tout pourquoi pas ? Cela me paraît plus logique, tout de même, qu'Il veuille que les pauvres ne soient pas laissés trop pour compte, que tout le monde ait un toit sur la tête, le pain quotidien, un emploi et tout le toutim, non ?

— Et crois-tu que les anges et démons se battent aussi de façon républicaine ? Ah ! Si tout cela ne dépendait que de la gauche ou de la droite, mon enfant... reprends donc un peu de thé et pose-là tes idées.

— Dis-moi, tu penses que Dieu voterait pour qui aux prochaines élections ?

— Miséricorde ! Jeanne, ce que je peux te dire, c'est qu'Il a bien d'autres chats à fouetter et que s'il fallait qu'en plus de toute sa charge Il doive s'occuper de savoir pour qui voter...

— Hum, hum, peut-être, mais il faudrait quand même voir s'il n'y a pas des traces de prise de position gauchiste dans les testaments, je suis certaine que l'on en trouverait !

Jeanne savoura le goût de l'amande amère et du thé vert que sa grand-mère lui préparait toujours lorsqu'elle venait. Elle mordit avec scepticisme dans un sablé à la cannelle, le regard encore arrêté sur ses pensées et balaya négligemment des yeux le mur de cet appartement si familier, recouvert de photographies, de tableaux colorés.

Madeleine Lambertin portait fièrement ses soixante-quatorze ans et n'en laissait paraître que soixante-cinq à peine, aimait-elle affirmer. Elle avait traversé la vie avec une opiniâtreté sans faille malgré des épreuves dont elle aimait peu parler et qui avaient façonné l'être qu'elle était devenu : une femme forte et volontaire, aux pensées arrêtées, courageuse jusqu'à l'excès, avançant sans jamais se plaindre, presque intransigeante et dure pour qui ne savait la toucher, il fut un temps où, par le passé, rares étaient les personnes qui trouvaient grâce à

ses yeux. Mais avec les ans, elle s'était adoucie, comme un galet patiné par l'écume saline. Et les traits de son visage, les contours de sa silhouette, à l'instar de son esprit et de ses manières, avaient gagné en souplesse. Elle était devenue, par la force des choses tout aussi bien que par celle de sa volonté propre : clémente, affable, patiente, pleine de mansuétude. Elle semblait avoir décidé de jouir de la vie en traversant ce qui lui restait de chemin avec quiétude et paix mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Elle avait perdu son mari à trente ans et ne s'était jamais remariée. Jeanne la soupçonnait d'avoir longtemps entretenu une relation passionnée avec un amant secret et avait même découvert quelques lettres dont elle s'était promis de percer le mystère sans pour autant avoir osé encore déranger les souvenirs bien ordonnés de la vieille dame, à l'apparence si rangée. Elle avait eu deux enfants, Stanislas, né à Saïgon et installé depuis des années en Amérique Latine et Mathilde, la mère de Jeanne, morte dans un accident de voiture à trente-cinq ans à peine alors que Jeanne en avait cinq. Elle vivait dans cet appartement trop grand pour elle mais si plein de ses chers souvenirs que jamais elle n'aurait eu l'idée de déménager. Le Luxembourg sous les fenêtres ajoutait à cet endroit un charme sans prix aux yeux de Jeanne ; enfant, Mado la laissait vagabonder dans les allées du jardin, la guettant derrière les rideaux, la rappelant pour l'heure du goûter, où, déjà, sur la table de la salle à manger se trouvait le même service à thé, et dans les assiettes, les mêmes sablés à la cannelle.

Jeanne n'avait pas oublié ce souvenir prégnant du jour où son père, Jacques, les avait déposés son frère Paul et elle dans cet appartement quelques mois seulement après la disparition de Mathilde. Madeleine n'avait rien dit, pas desserré les dents face à cet homme qu'elle n'avait jamais estimé, qu'elle avait toujours regretté voir vivre avec sa fille. Dans sa mémoire, qu'elle fouillait souvent pour retrouver les moindres traces presque irréelles, qu'elle avait vécues, Jeanne découvrait les odeurs de cire et de lavande, la pâle lumière de novembre et le bruit du vent dans les arbres, la sensation rassurante et tiède de la main de Paul dans la sienne mais rien des paroles échangées entre sa grand-mère et Jacques qui les avait laissés comme on laisse deux chiots que l'on abandonne, sans se retourner ou presque. Mathilde, à vingt ans, avait connu l'amour, le grand, le seul, le vrai, comme on lit dans les romans. Elle avait aimé un juif américain, Johann, de passage à Paris pour ses études officiellement, pour les plaisirs réellement, le temps de goûter les joies de Paris, et de l'amour. Puis, il était reparti, sans Mathilde, retrouver la vie bien rangée qui l'attendait, le grand avenir que s'étaient promis ses riches parents pour lui. Il s'en était allé sans

remords ni regrets, quittant Mathilde avec Paul dans son ventre sans savoir, très certainement, ce qu'il avait semé là.

Mathilde avait quitté Paris à son tour, et Madeleine. Elle avait disparu deux années entières. Puis elle avait fini par revenir, avec l'enfant, chez sa mère dans un premier temps. Et elle avait fait la connaissance de Jacques, vite séduit par la beauté énigmatique et mélancolique de la jeune femme. Il l'avait épousée par amour sans jamais lui rester fidèle pourtant, mais revenant comme enchanté, vers elle, comme aimanté, noué à elle par un étrange sortilège. Mathilde avait tout supporté, plus par résignation ou indifférence que par amour véritable. Jeanne était née quatorze ans après son frère, et s'était tissé entre eux un attachement comme peut-être seuls les enfants savent créer. Paul avait comblé par bien des points les manques, les absences, les maladresses de Jacques. La seule chose que le père parvenait à partager avec son enfant était la cuisine. Jacques était chef cuisinier et propriétaire d'un fameux restaurant, Le Grand Veneur, son restaurant, sa possession, sa fierté, pierre de socle de son existence. À la mort de Mathilde dans un accident de voiture comme il en arrive souvent, bête et imprévisible, Paul avait tenu bon pour Jeanne. Jamais elle ne l'avait vu pleurer, perdre courage, se lamenter. Il avait toujours su être son ancrage, sa terre, l'arrimage de sa si petite vie. Jacques était venu régulièrement d'abord, puis ses visites s'étaient espacées pour devenir occasionnelles. Il emmenait Jeanne de temps à autres pour la conduire au Grand Veneur, sur l'Ile-Saint-Louis et la journée passait pour la petite fille dans les odeurs et les saveurs qu'elle apprenait avec fascination à découvrir. Paul avait vite quitté l'appartement de la rue Guynemer pour s'installer, grâce à l'argent de Mado, avec des camarades lycéens et avait commencé sa vie de jeune homme, un peu tôt, sans jamais oublier sa sœur qu'il chérissait comme un père et une mère auraient aimé. Madeleine et Jeanne avaient, l'une vieilli et l'autre grandi, dans cet appartement sans mari, sans fille, sans mère mais avec la conscience que la vie ne leur laissait pas le choix.

\*

Jeanne mordant dans un autre biscuit retrouva le fil de ses pensées, ramenée au présent par la voix de Mado. Elle lui sourit et se réjouit d'avoir toujours auprès d'elle la vieille dame à la peau diaphane, aux cheveux blanchis par le temps depuis longtemps, rassemblés en un savant chignon, si belle encore.

— Tu sais, j'ai fait la connaissance d'un garçon...

— Eh bien, ce n'est pas trop tôt !

— Mado ! Laisse-moi finir, il a dix ans.

— Effectivement, je ne peux rien attendre de lui.

— Il s'appelle Timothée. J'aimerais te le présenter un de ces jours. Il passe son temps au musée Rodin. Sa mère trouve pratique apparemment de l'y laisser pendant qu'elle travaille au café d'à côté, je te jure, il y a des gens... ça me fait rugir ! Tu pourrais peut-être t'en occuper de temps en temps, non ?

— Voilà que tu recommences. Quand cesseras-tu de ramasser tous les traîne-malheur de la terre ? des chiens abandonnés, des chats perdus, des S.D.F sans le sou, et maintenant, un enfant esseulé...

— Allez, ne te fais pas plus féroce que tu ne l'es. Tu pourrais le faire lire un peu, écrire, tu retrouveras vite tes anciennes habitudes de maîtresse d'école. Il me semble assez doué, il parle comme un vieux sage !

— Allons bon ! me voici bonne pour reprendre du service !

\*

Jeanne avait plein de mots dans la tête, des mots, des phrases, des morceaux de poèmes ou de chansons qui venaient lui traverser l'esprit et s'imposaient à elle, ponctuant ses émotions, soulignant, accentuant ses bonheurs ou ses peines. Parfois, elle s'amusait aussi à deviner ceux qui pouvaient correspondre aux pensées des gens qu'elle avait en face d'elle. Petite, déjà, elle jouait à cela. Ce matin-là était un matin difficile comme il y en a parfois, qui semble nous dire, *allez va, recouche-toi, rien de bon ne naîtra de ce jour*. Et pourtant, il faut bien se raisonner, avancer. Jeanne Quentin avait parfois de mauvaises nuits, lourdes comme les pierres et pleines de ses fantômes. Le matin de ces nuits-là, le miroir de la salle de bains semblait lui renvoyer le reflet d'une étrangère : des yeux verts cernés toujours un peu, une peau fine et pâle, un peu trop ces jours-là, des cheveux longs en désordre, blonds et dorés qui avaient foncé, signe que l'enfance s'était définitivement envolée, une gorge maigre depuis quelque temps.

« Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffocant